

L'islam aujourd'hui : une crise systémique aux issues incertaines

par Gérard Donnadiou

Vice-président de l'AFSCET
Professeur de théologie aux Facultés jésuites de Paris

Le dernier demi-siècle aura conduit beaucoup d'observateurs, parmi les économistes, les sociologues, les historiens, à s'interroger avec étonnement sur les inégales capacités de développement dont les peuples semblent pourvus. Pour en rester à des pays qui se trouvaient à des niveaux comparables à la fin de la seconde guerre mondiale, tous rangés alors parmi les nations du tiers-monde, il faut bien constater 70 ans plus tard : les difficultés persistantes de l'Afrique, la stagnation des pays islamiques (à l'exception de ceux, peu peuplés, qui disposent de l'extraordinaire rente pétrolière), le décollage chaotique de l'Inde et surtout l'insolente croissance de l'Extrême-Orient et en particulier de la Corée du Sud et de la Chine. Y aurait-il, parmi les nombreuses raisons susceptibles d'expliquer de tels écarts, une cause de nature religieuse ?

Cette thèse n'est pas nouvelle car elle fut développée au début du 20^{ème} siècle par le grand sociologue allemand Max Weber¹ à propos du rôle des protestants puritains dans la croissance de l'économie américaine. Elle fut ensuite considérablement précisée et enrichie par son ami Ernst Troeltsch, en qui on voit aujourd'hui le fondateur de la sociologie des religions. C'est de ce second penseur dont je m'inspirerai, essayant d'abord de traduire sa pensée dans le cadre d'un modèle construit à l'aide de l'approche systémique pour rappeler ensuite ses réflexions concernant le rôle du christianisme dans le développement économique occidental. Je tenterai ensuite de faire une application du modèle de Troeltsch au cas de l'évolution du monde musulman depuis son origine. Pour cela, je demande à mes lecteurs de se reporter, complémentirement à cet article, au document plus complet donné en annexe et intitulé "*Une brève histoire de l'islam*".

1. Le modèle de Ernst Troeltsch

J'ai déjà présenté ce modèle dans un de mes livres², mais pour ceux qui ne le connaîtraient pas, je vais en donner ici un bref aperçu.

A une époque où le déterminisme mécaniste régnait en maître, où dans la foulée du matérialisme historique du marxisme, on recherchait dans l'économie (ou le biologique) les variables explicatives cachées des comportements humains et en particulier des activités religieuses et culturelles (les fameuses superstructures !), Troeltsch a eu l'audace de dire que les choses étaient infiniment plus complexes. Dans un livre publié en 1913, il écrit³ : "*Dans tous les cas, les relations entre sphères religieuse et économique sont extrêmement étroites mais aussi très complexes ; du côté de la religion, comme du côté de l'activité économique, elles pénètrent profondément tout l'esprit et le sens de l'existence. Comme le souligne à juste titre Fustel de Coulanges, il s'agit d'une relation d'interaction qui doit toujours être reconstruite dans chaque cas, et au sein de laquelle il est très difficile d'établir la prépondérance de l'une ou l'autre sphère*". Par la suite, Troeltsch étendra cette relation

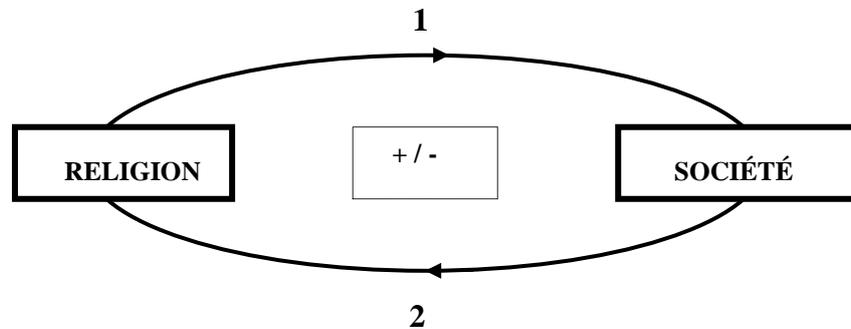
¹ Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Presses Pocket, 1990.

² Gérard DONNADIEU, *Les religions au risque des sciences humaines*, Parole et Silence, 2006, p. 95-104

³ Ernst TROELTSCH, *Protestantisme et modernité*, Gallimard, 1991

d'interaction à l'ensemble de la sphère sociétale, laquelle englobe non seulement les activités économiques mais aussi politiques.

La religion détermine la société (flèche 1), mais réciproquement la société détermine la religion (flèche 2). Et suivant les moments et les circonstances, l'influence joue plus fortement dans un sens ou dans un autre. Il n'y a pas une variable motrice et une variable conduite, mais une interaction ouverte, perpétuelle et évolutive entre les deux sphères; ce que les systémiciens appellent une boucle de rétroaction ou boucle récursive ou encore causalité circulaire.



De plus, conformément aux observations de la systémique dite **ago-antagoniste**, cette boucle de rétroaction peut fonctionner selon deux modes différents sans que l'on puisse prévoir à l'avance l'instant où s'effectuera ce changement de mode.

a) En boucle de stabilisation (rétroaction dite négative).

Religion et société se contrôlent mutuellement pour maintenir l'ordre initial des choses, ordre considéré comme expression de la volonté divine. Dans cet équilibre, la religion apparaît comme le garant et l'élément constitutif du lien social. Cette thèse, qui fut celle d'Emile Durkheim⁴ au début du 20^{ème} siècle, s'applique parfaitement à la plupart des religions traditionnelles, aussi bien celles des sociétés primitives pratiquant l'animisme, qu'aux monarchies sacrales de l'Antiquité où règne un polythéisme hiérarchique, ainsi qu'aux diverses religions "civiques" comme le confucianisme chinois.

L'ordre du monde, aussi bien celui de la nature que celui de la société, s'y trouve en quelque sorte sacralisé... et il ne saurait être question de le remettre en cause, attitude jugée sacrilège. Au plan de la nature, cela donne les comportements étonnamment "écologiques" des peuplades primitives, comportements souvent relevés par les ethnologues. Et au plan social, Troeltsch cite en exemple le système des castes dans la religion hindoue, système conçu comme la transposition terrestre de la hiérarchie existant parmi les dieux. Dans une telle situation, le croyant attend de sa pratique religieuse une juste participation aux biens de ce monde : en santé, en avoirs matériels, en bonne fortune, en bonheur terrestre, etc. Cette rétribution se réalisera soit dans sa vie actuelle, soit dans une autre vie à l'occasion, par exemple, d'une future réincarnation comme il en va dans l'hindouisme mais également dans le bouddhisme

Le risque de ce mode de fonctionnement est bien entendu l'immobilisme, aussi bien religieux que sociétal.

b) En boucle de divergence (rétroaction dite positive)

La religion vient alors contester l'ordre établi, que ce soit celui de la nature ou plus fréquemment celui de la société. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que la religion se perçoive comme différente et séparée de la société, d'une autre nature. Ses enjeux sont en quelque sorte hors du monde, venus d'ailleurs.

⁴ DURKHEIM Emile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF 1990

Une telle configuration apparaît dans l'histoire de l'humanité seulement avec les grandes religions universelles de salut qui naissent dans les premiers siècles avant notre ère, aussi bien en Asie (hindouisme des Upanishad, bouddhisme) qu'en Occident (monothéisme juif puis chrétien). Le salut de l'homme s'individualise et se trouve projeté dans un au-delà terrestre. A la sacralisation du lien social, typique des religions traditionnelles, les religions universelles opposent un lien religieux conçu essentiellement sous forme spirituelle et morale.

Vis-à-vis des réalités terrestres de la vie économique et sociale, leur position ne peut plus alors se limiter à une simple justification de l'ordre établi mais en appelle à un jugement moral soumis à la seule transcendance divine. Relativisant la légitimité de la situation existante, cette attitude rend possible la désacralisation du monde et par voie de conséquence la transformation de la nature et de la société. Innovation, investissement, développement économique, changement politique deviennent ainsi spirituellement concevables. Cette mise en cause de l'ordre social peut aller jusqu'à faire éclater la société.

Mais pour que cette liberté critique se manifeste au niveau réel, encore faut-il ne pas pousser trop loin le détachement du monde. Sinon, pour le croyant uniquement préoccupé de son salut supra-mondain, l'évasion spirituelle hors du monde paraîtra la seule attitude intelligente. Cette réponse, qualifiée d'**escapisme** par les sociologues, vise à l'évasion ("*to escape*": s'échapper) d'un monde jugé sans intérêt. Elle peut prendre des formes mystiques, ascétiques, ésotériques, apocalyptiques ou simplement de sagesse (comme avec le stoïcisme). Dans ce cas, religion et société se trouvent entièrement séparées, il n'y a plus interaction entre elles et la boucle de rétroaction a disparu. La divergence poussée à son point extrême débouche sur la séparation d'avec le monde et la non-action...ce qui revient paradoxalement à conserver l'état du monde ! Cela peut déboucher au final sur la religion "*opium du peuple*" dénoncée par Karl Marx. N'attendant rien du monde et comme étranger à lui, le croyant n'a aucun motif de s'y investir et de le transformer.

c) En boucle ago-antagoniste

De la capacité d'une religion à faire jouer successivement, voire simultanément, les deux modes de fonctionnement de la boucle de Troeltsch, dépendra son efficacité d'action en matière sociétale et économique. Action bénéfique si l'ouverture aux évolutions s'en trouve à la fois facilitée et guidée; action négative si ces évolutions sont rendues difficiles, voire impossibles. Or, il semble bien que toutes les religions ne soient pas équivalentes quant à cette capacité d'ago-antagonisme.

A ce stade de l'analyse et en forçant un peu la pensée de Troeltsch pour mieux la décrire (mais n'est-ce pas là la condition de toute modélisation ?), on serait tenté de dire que pour qu'une religion puisse jouer un rôle d'aiguillon du progrès scientifique, technique, économique, politique d'une société, il faut qu'elle réalise la combinaison paradoxale des attitudes correspondant aux deux modes de fonctionnement de la boucle de rétroaction, attitudes de soi parfaitement contradictoires :

- un intérêt très vif pour le monde, considéré comme lieu premier de réalisation pour la vie des hommes,
- une attitude de détachement de ce même monde et des gratifications immédiates qu'il est susceptible d'apporter.

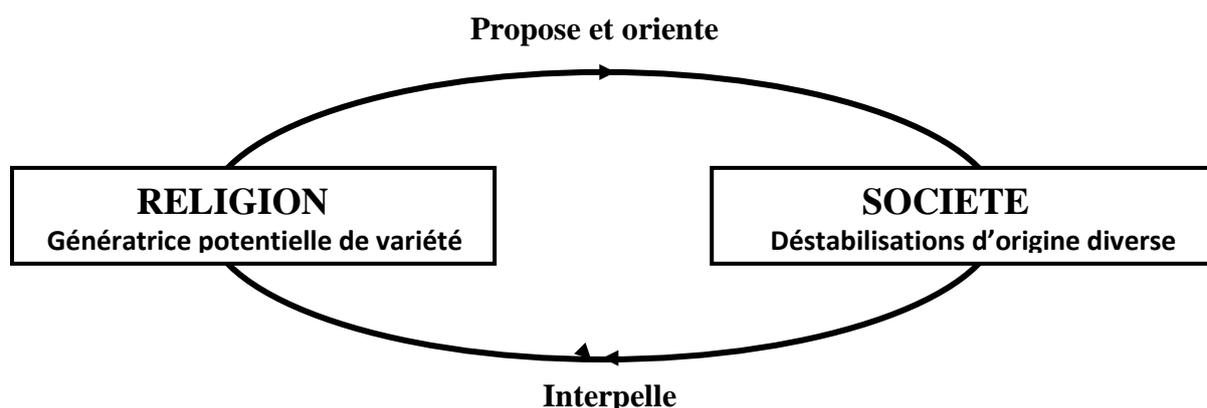
En quelque sorte, **être du monde comme n'en étant point** ! De ce dosage particulièrement subtil résulte en effet le caractère ago-antagoniste de la boucle et par suite son efficacité dans le processus de développement.

Naturellement, cette ligne de crête est très instable et il y a toujours, dans un tel équilibre religion-société, la tentation de basculer vers l'un des deux bords : soit une religion purement spirituelle d'évasion du monde, soit une religion de sacralisation de l'ordre social existant ou, ce qui revient au même, d'instauration d'un nouvel ordre (messianisme temporel).

2. Christianisme et développement socio-économique

Muni de cette grille d'analyse, Ernst Troeltsch perçoit alors la "*spécificité révolutionnaire*" du christianisme et son rôle d'aiguillon dans le développement occidental. Pour lui, c'est grâce à sa **doctrine de l'incarnation** (un Dieu qui se fait homme pour appeler l'homme à entrer dans la vie de Dieu, un salut qui n'est pas de ce monde mais se construit dans ce monde), que le christianisme peut tenir la balance égale entre ces deux attitudes contradictoires que sont l'intérêt pour le monde et le détachement du monde ; mieux, il les renforce l'une par l'autre. Troeltsch écrit⁵: "*Sans le personnalisme religieux que le prophétisme et le christianisme nous ont inoculé, l'autonomie, la croyance au progrès, la communauté d'esprit embrassant tout, l'indestructibilité et la force de notre confiance dans la vie comme dans notre élan au travail seraient tout à fait impossibles*".

Naturellement, comme il a déjà été souligné, cette ligne de crête est très instable et il y a toujours, pour le christianisme, la tentation de basculer vers l'un des deux bords : soit une religion purement spirituelle d'évasion du monde à l'image des pères du désert et du premier monachisme, soit une religion mondanéiste de sacralisation de l'ordre social existant (alliance du trône et de l'autel, du glaive et du goupillon). Il existe cependant dans l'histoire du christianisme des moments où, pour des raisons circonstancielles souvent d'apparence mineure, cette ligne de crête a été mieux tenue. Pour qu'il en soit ainsi, le christianisme a besoin de se voir interpellé par la société alors que celle-ci connaît une déstabilisation qui peut être soit d'origine endogène (par exemple une crise économique ou politique), soit d'origine exogène (par exemple une agression étrangère ou l'arrivée d'une technologie nouvelle). De plus, il faut que la société, au travers du pouvoir politique, n'exerce pas sur la religion un contrôle trop fort et lui laisse une plage de liberté. Cette dernière condition explique sans doute pourquoi le christianisme occidental, qui a distingué très tôt entre le pouvoir temporel des princes chrétiens et le pouvoir spirituel de l'Église et du pape (modèle grégorien), s'est montré plus créatif que le christianisme oriental, trop lié au pouvoir de l'empereur byzantin (modèle constantinien). Dans de telles situations, le christianisme se révèle potentiellement porteur de diversité et d'invention (en systémique, on parle d'un *générateur de variété*) comme le montre la configuration prise alors par la boucle de Troeltsch.



Dans l'histoire de l'Occident chrétien, on peut distinguer plusieurs moments où le christianisme a réussi à fonctionner de la sorte. Ces périodes de créativité et de mise en mouvement furent généralement courtes, objectera-t-on ! Sans doute, encore que leur durée ait été parfois supérieure au siècle. Mais qu'elles se soient renouvelées à maintes reprises dans l'histoire de l'Occident démontre en tout cas que le moteur chrétien, fonctionnant sur le cycle

⁵ Op. cit, *Protestantisme et modernité*

à deux temps du modèle de Troeltsch, est resté en permanence actif, ne réclamant que des circonstances favorables pour se réenclencher.

3. Le cas tout à fait singulier de l'islam

Analysant les religions de salut nées au Proche Orient (essentiellement le christianisme et l'islam) Troeltsch met en évidence le rôle matriciel du judaïsme dont l'intérêt pour l'action dans le monde découle de sa croyance en la création assortie de sa valorisation religieuse du travail. Mais pour Troeltsch, le judaïsme demeure handicapé par sa référence ethnique à un peuple réputé élu et par le maintien de certains interdits archaïques, de type alimentaire par exemple. Développant son argumentation et se montrant particulièrement sévère pour l'islam, il écrit⁶ : "*En l'occurrence, la rupture nette entre le religieux et le social, donc la rupture avec l'économique, n'est nullement accomplie. Or ce n'est pas non plus le cas de l'islam que le Coran et son droit particulier rattachent intimement à des stades primitifs d'organisation sociale et de développement économique. Ce qui justifie la puissance et le succès de son prosélytisme auprès d'ethnies primitives, mais aussi sa faiblesse et son hostilité à l'égard du style économique de l'Europe, lequel est d'emblée inconciliable, ne serait-ce qu'avec cet aspect primitif du droit islamique et ses verdicts de *cadi*.*" Il faut reconnaître que ces lignes, écrites en 1913, conservent aujourd'hui encore leur actualité. Elles ne permettent pas cependant d'expliquer pourquoi ce même islam, jugé archaïque et figé par Troeltsch, s'est montré rayonnant et innovateur durant l'âge d'or des Abbassides (Cf. mon étude *Une brève histoire de l'islam*).

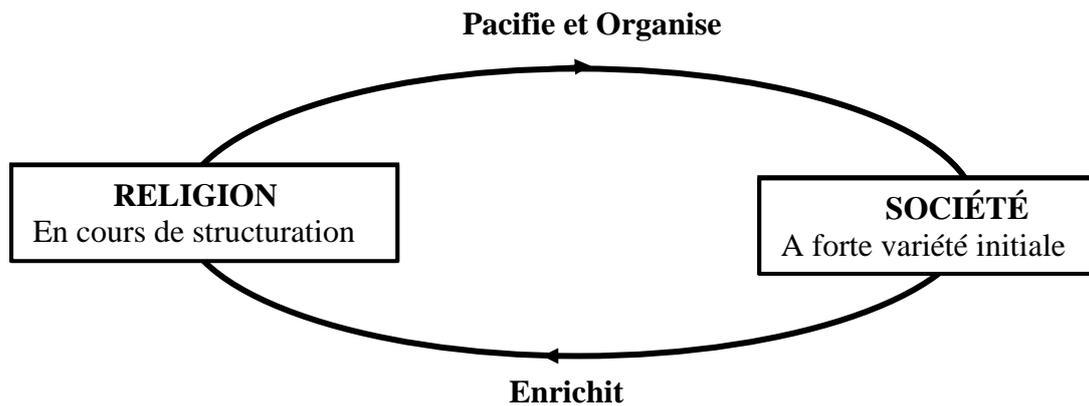
Pour cela, il faut examiner comment la boucle de Troeltsch a fonctionné au cours des quatorze siècles de l'histoire musulmane, ce qui va faire alors apparaître deux moments bien distincts. Sans prétendre tout expliquer et évacuer les multiples causes contingentes qui ont pu jouer, comme pour tout phénomène complexe, au cours de cette histoire, je souhaite montrer comment le rapport singulier instauré entre la religion et la société va être facteur, dans un premier temps, de l'extraordinaire essor de la civilisation islamique avant de devenir, dans un second temps, la cause de son déclin.

a) Le temps des bâtisseurs

Tout au long du siècle conquérant des Omeyyades, puis durant l'âge d'or des Abbassides, lequel se termine au milieu du 10^{ème} siècle, la civilisation islamique telle qu'elle s'imposera par la suite, est encore en gestation. Bagdad est alors le siège d'une vie intellectuelle intense : joutes poétiques, création littéraire et artistique, introduction des sciences profanes et notamment de la philosophie empruntées à la Grèce et à l'Inde. C'est aussi l'époque où, dans un climat de recherche et de libre interprétation des textes coraniques (*ijtihad*), l'école théologique libérale dite *mutazilite* jouit de la faveur des califes.

Bref, on peut dire que tout au long de cette période, une religion facteur d'ordre et de cohésion sociale, mais encore très partiellement explicitée en termes de normes du croire et de règles de droit, a su organiser une société à forte richesse et diversité initiales (provenant de la *variété* même des peuples soumis). La boucle de Troeltsch a pu alors fonctionner en spirale de développement comme le montre le schéma suivant.

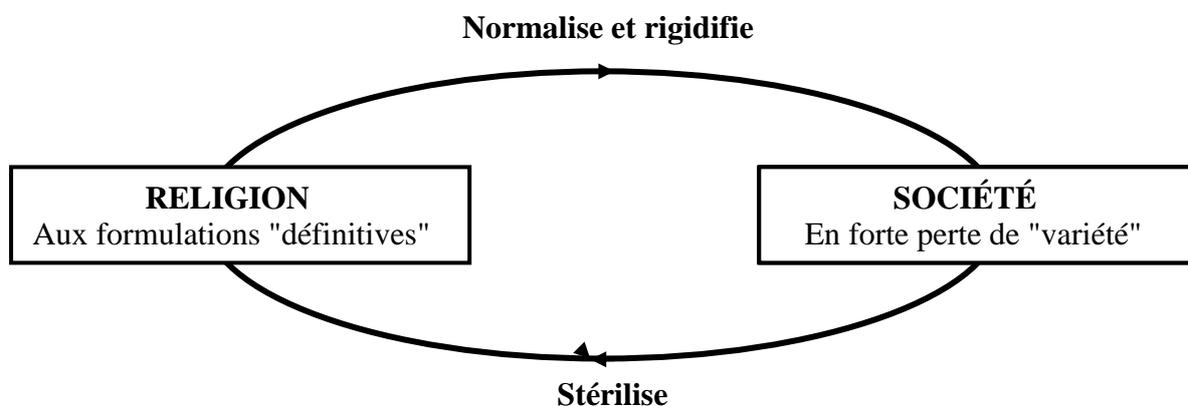
⁶ Ernst TROELTSCH, *Protestantisme et modernité*,



b) Le temps des fermetures

Le martyr d'al-Hallaj en 922 peut être pris comme point de repère pour dater ce que les musulmans appellent la *fermeture de l'ijtihad*. Officiellement, les "les portes de l'ijtihad" ne furent déclarées fermées que par le calife el-Hakam au 11^{ème} siècle. Mais en fait, la fermeture était acquise sur le plan théologique dès le 10^{ème} siècle, même si en matière de philosophie et de sciences profanes, la liberté de recherche subsistera tant bien que mal jusqu'au 12^{ème} siècle. Après cette date, le monde musulman connaîtra un durcissement de sa pensée qui va progressivement le stériliser et l'endormir dans une culture de répétition! Cela d'autant plus facilement que les divers aiguillons de création, qui provenaient jusques là de l'intérieur même d'une société caractérisée par sa diversité culturelle d'origine, vont disparaître. Les élites chrétiennes et juives disparaissent peu à peu par suite d'un mouvement lent mais inexorable de conversions à l'islam, conversions partiellement forcées et partiellement spontanées, ne serait-ce que pour échapper à l'impôt spécial pesant sur les *dhimmis* et pour pouvoir accéder aux emplois publics supérieurs, emplois de plus en plus réservés aux seuls musulmans. Dans le même temps, le soufisme devient suspect, et après al-Hallaj nombreux seront les soufis à être persécutés, voire martyrisés. Pour l'islam orthodoxe, particulièrement sunnite, il convient d'affirmer la supériorité de la soumission aux commandements de Dieu et à la loi islamique sur toute forme d'effusion mystique. Depuis, cette position n'a guère changé.

Dans ces conditions, la boucle de Troeltsch prend peu à peu la forme suivante, typique d'une situation de blocage et d'immobilisme, génératrice d'un équilibre social qui peut durer des siècles si rien ne vient de l'extérieur le bousculer.



c) Le choc de la modernité et le piège de l'islamisme

C'est dans la situation d'endormissement qui vient d'être décrite que le monde musulman va se trouver soumis, à partir du 19^{ème} siècle, au choc terrible de la modernité venue d'Occident. Sur le plan militaire d'abord, puis économique et politique, il découvre la

redoutable efficacité de la culture occidentale qui vient déstabiliser sa société et va le conduire à s'interroger sur la valeur de sa propre culture.

Dans un premier temps, des réponses vont être cherchées dans le décalque pur et simple du modèle occidental, quitte à mettre en veilleuse la référence à l'islam et à limiter son rôle au seul domaine du culte. Cette voie de la laïcisation de la société sera choisie, dès 1923, par Kémal Atatürk en Turquie, puis par Habib Bourguiba en Tunisie ainsi que par le dernier shah d'Iran avant l'avènement de la république islamique en 1979. Mais plus nombreux seront les pays musulmans qui penseront trouver leur salut dans la voie anti-impérialiste d'un socialisme inspiré du marxisme (alors au faîte de sa puissance avec l'URSS). Cela sera dans un premier temps le choix de l'Égypte avec Nasser, des partis Baas au Moyen Orient et de l'Algérie devenue indépendante.

L'échec, partiel ou total (dans le cas du socialisme), de ces différentes réponses va être douloureusement vécu par d'innombrables musulmans. Se tournant alors vers leur glorieux passé et la religion qui en fut l'âme, ceux-ci penseront y trouver le remède aux maux d'aujourd'hui. Ainsi est né et s'est gonflé l'islamisme, sur la base d'écrits longtemps passés inaperçus de réformateurs radicaux, égyptiens et pakistanais⁷ des années 1920-1940. Pour eux, le salut ne peut venir que de l'instauration d'un État islamique, conçu sur le modèle idéal de Médine au temps du prophète, gouverné par des guides éclairés, équitables et justes, faisant appliquer dans toute leur rigueur les principes de la *charia* (la loi musulmane) tels qu'ils sont consignés dans le *fiqh* (le droit islamique). Toute la vie sociale se trouve alors organisée, jusque dans ses moindres détails, selon les volontés prêtées à Dieu par le Coran et la *sunna* (la tradition). C'est un tel programme que les islamistes veulent appliquer en prenant le pouvoir, au besoin par la lutte armée, dans les pays de tradition musulmane, fut-ce au prix de sanglantes violences comme ce fut le cas de l'Algérie dans les années 1990 et aujourd'hui de la Syrie, de l'Irak, de la Lybie, du Nigéria, du Mali.

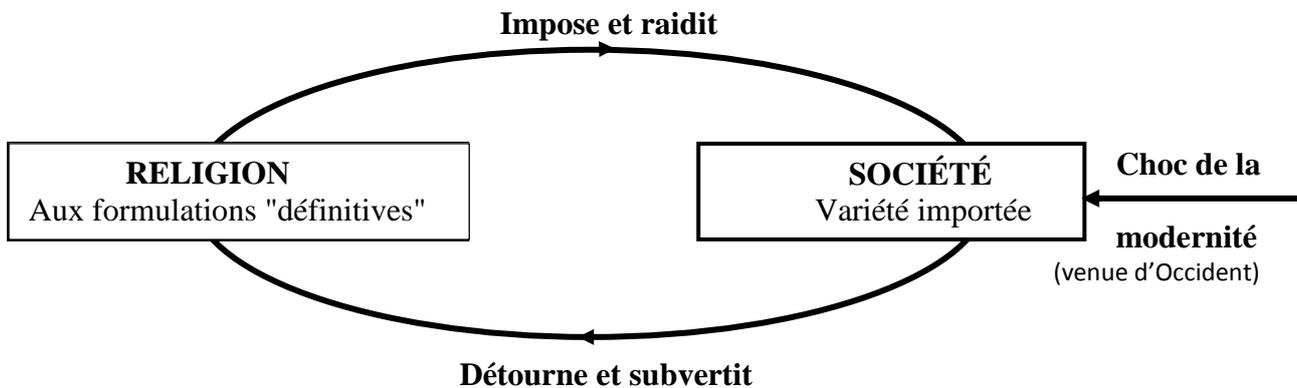
Je souhaiterais montrer, en prenant l'exemple de l'Iran, pays dans lequel je fis un passionnant et fructueux voyage d'observation et d'étude⁸, en quoi la réponse islamiste est tout à fait illusoire et débouche au final sur un monumental échec.

Lorsqu'en Iran, sous l'égide de l'imam Khomeïni, les religieux prennent le pouvoir au début des années 1980, ils font une fixation quasi obsessionnelle sur l'application des préceptes de l'islam et la nécessité d'éradiquer les apports occidentaux. En quelques années, toute la législation libérale antérieure, jugée d'inspiration occidentale, est abrogée pour être remplacée par des lois nouvelles en accord avec la *charia*. Cette chape rigoriste tombant sur une population déjà largement urbanisée et éduquée, qui a goûté pour une part aux plaisirs de la modernité, va produire des effets surprenants. Comme souvent en systémique, lorsque l'on a affaire à des situations à haute complexité, on va voir se multiplier les effets pervers, contre-productifs, paradoxaux. Plutôt que de se révolter, les Iraniens ont peu à peu réagi en multipliant les détournements insidieux de la loi, en élargissant leurs zones de liberté privées, en grignotant les contraintes. L'observateur attentif en rencontre de multiples exemples : multiplication des paraboles TV pourtant interdites, soirées privées où se retrouvent jeunes gens et jeunes filles (voile islamique bien entendu ôté) pour danser sur des musiques occidentales et visionner les derniers films hollywoodiens, utilisation des téléphones portables pour les rencontres amoureuses dans les lieux publics, réseau illicite de points de vente d'alcool (la prohibition paraît même jouer en faveur de la consommation), généralisation des prénoms pré-islamiques donnés aux enfants, floraison d'une presse contestataire qui renaît

⁷ En particulier l'égyptien Hasan al-Banna (1906-1949) qui fonda les Frères musulmans et le pakistanais Abou Mawdoudi (1903-1979) qui fonda la *Jamaat islami*, mouvement radical à la fois religieux et politique d'où devait sortir plus tard les talibans d'Afghanistan.

⁸ Une synthèse de mes observations a été publiée sous forme d'un article: "Relations pathologiques entre religion et culture en Iran", *Revue Défense*, n°86, décembre 1999

ailleurs aussitôt qu'interdite, etc. Dans la boucle de rétroaction religion-société, au raidissement de la loi religieuse imposée à la société par voie de coercition administrative et policière, répond de plus en plus un détournement de cette même loi par la société civile.



Il est clair qu'un tel mode de fonctionnement est tout à fait pathologique. Plus la société civile s'efforce de grignoter et de détourner les règles, plus le pouvoir politique et religieux (ils ne font qu'un!) est tenté de répondre par un surcroît de réglementation et de contrainte. On se trouve donc dans la situation paradoxale où à la fois les tolérances s'accroissent en même temps que les durcissements. Les deux pôles de la boucle ne peuvent donc, dans ces conditions, que diverger de plus en plus jusqu'à l'implosion inévitable.

d) Pour conclure : catastrophe ou métamorphose ?

L'implosion est inévitable, vient-il d'être pronostiqué... sauf que la date ne peut en être connue d'avance ! Que se passera-t-il alors ? Deux scénarios extrêmes peuvent être imaginés à la lumière dont s'est tristement terminé, voici dix ans, ce que l'on a appelé le *printemps arabe*. A partir de ce qui était au départ une révolte de la jeunesse pour plus de liberté, de justice et de démocratie, les partis islamistes (Frères musulmans en Égypte, salafistes ailleurs) ont pris rapidement le dessus dans les élections nationales qui ont suivi... lorsqu'il y a eu des élections. Les oligarchies de ces pays, prises de panique, ont alors réagi militairement en rétablissant la dictature. Néanmoins, dans le cas de la Syrie et de l'Irak, les islamistes ont réussi à établir, sous le nom de DAECH, un califat islamique qui a fait régner, sur les territoires conquis, une terreur sans nom. Il n'a fallu rien moins que la mobilisation d'une partie des populations de ces pays, avec l'aide de la Russie, de la Turquie, des Etats-Unis et des européens pour abattre ce califat. Que se serait-il passé si ce califat avait réussi à se maintenir, voire à s'étendre ? Sans doute ce que j'appelle le scénario de la catastrophe. A l'opposé, on peut toutefois imaginer un scénario de la métamorphose qui permettrait au monde musulman d'entrer dans une coexistence pacifique avec le reste de l'Humanité.

- **Le scénario de la catastrophe :** à la suite de l'implosion d'un pays musulman, les islamistes y prennent solidement le pouvoir, le transforment en califat et engagent le *djihad* sous la forme d'une guerre asymétrique avec les nations mécréantes quelles que soient leurs religions. Poussé à l'extrême, c'est un scénario de nouvelle guerre froide en risque permanent de devenir chaude et dans lequel l'islamisme joue le rôle de troisième totalitarisme de l'âge moderne. Après le totalitarisme de la classe sociale avec le communisme, le totalitarisme de la nation et de la race avec le nazisme, le totalitarisme de la religion avec l'islamisme. C'est toute l'Humanité qui se trouve alors en grand danger.
- **Le scénario de la métamorphose :** la même implosion laisse la population abasourdie, devenue sceptique en religion et même en rejet de l'islam. Comme on le voit aujourd'hui en Iran, beaucoup de musulmans deviennent athées (sans le proclamer bien sûr), voire se

convertissent secrètement au christianisme. Des élections libres mettent alors en place une nouvelle classe dirigeante désireuse par-dessus tout de liberté et de développement économique, et pour cela attachée à maintenir la paix avec les autres peuples. Parmi ceux qui continuent de croire à l'islam, un courant réformateur se développe qui entend retrouver l'esprit de l'ancien *mutazilisme* ainsi que la vision mystique du *soufisme*. La réussite de cette expérience interpelle l'ensemble du monde musulman, fait souffler un vent de fronde sur ses populations et oblige, in fine, l'islam à se réformer profondément dans ses croyances, sa théologie et son droit. L'ère d'un vrai dialogue interreligieux peut commencer.